

## COMPTES-RENDUS CRITIQUES

---

### RÉPONSES A M. IORGA

I. Dans son *Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe Sud-Orientale* (n° 7-12, juillet-déc. 1923), l'illustre historien roumain, M. Nicolas IORGA, a cru devoir répliquer aux observations critiques que j'ai publiées ici (1923, [t. I.] p. 91) à propos de son livre *Die Madjaren*, paru dans *Helmolt's Weltgeschichte* (Leipzig u. Wien, 1919. XVI, 534 p.).

M. Iorga ne nous apprend pas dans sa réponse s'il lit le hongrois ou non. A en juger d'après certain passage de sa défense il semble connaître toute la littérature historique hongroise<sup>1</sup> : « On me l'a confiée à moi<sup>2</sup> et pas à un Magyar, parce que, malheureusement pour mes collègues de Hongrie, un patriotisme mal entendu leur fait présenter l'histoire de leur nation d'une façon que la science objective ne peut accepter » (*sic*, p. 117).

Cela veut dire que M. Iorga a étudié un à un les historiens hongrois, qu'il connaît leurs œuvres et qu'il en a tiré cette conclusion désolante qu'elles sont indignes de l'attention de la « science objective ». Nous voilà dans de mauvais draps, me dis-je en lisant cette condamnation foudroyante et péremptoire.

Mais aussitôt mon front se déride, car en continuant je trouve ceci : « J'ai travaillé d'après ce qui a été publié sur cette histoire dans les langues généralement connues par les érudits, le hongrois n'étant pas, bien entendu, dans cette catégorie ». Après cela je me demande si j'ai bien compris ce que j'ai lu tout à l'heure. Non, M. Iorga n'a rien lu de toute la littérature historique hongroise. C'est lui qui le dit. Mais que penser alors de la condamnation prononcée par la « science objective » ?

D'autre part, il me semble qu'avant d'écrire l'histoire d'un pays, on doit connaître toute la littérature concernant ce pays sans égard à la langue dans laquelle elle est écrite. C'est là une règle généralement adoptée dans l'érudition européenne. En effet, en parcou-

1. Je corrige, pour faire entendre M. Iorga, les nombreuses fautes d'orthographe de son texte.

2. La tâche d'écrire une synthèse de l'histoire de Hongrie.

rant la bibliographie dont M. Iorga a fait suivre son ouvrage et en me rappelant les nombreuses citations d'ouvrages de langue hongroise qu'il a faites dans ses autres travaux, je dois supposer qu'il est capable de lire le hongrois. Mais alors, mais alors... qu'est-ce qui excusera la « science objective » ?

Malheureusement il serait facile de prouver que, pour écrire son histoire de Hongrie, M. Iorga n'a pas utilisé, — et tranchons le mot, — n'a pas connu même les travaux spéciaux écrits « dans les langues généralement connues par les érudits ». Toute son information semble se réduire à deux ou trois ouvrages d'ensemble plus ou moins dépassés par l'évolution rapide de l'érudition hongroise.

Je l'accable, dit M. Iorga, « d'une vingtaine de détails inexacts ». Certes, dans un ouvrage de quarante pages ce n'est pas là un nombre méprisable. Mais si M. Iorga trouve que la liste de ses erreurs est maigre, je peux l'assurer que j'aurais pu la continuer ; cependant j'ai cru devoir m'arrêter de peur d'accabler précisément le lecteur de cette revue. D'ailleurs, afin d'illustrer par un exemple la méthode que M. Iorga emploie pour se justifier d'un certain nombre de mes reproches, je préfère le laisser parler lui-même<sup>1</sup> : « Je pourrais citer pour le culte de S. Coloman *en Hongrie* le serment qu'on fit prêter en son nom au prince *valaque* Ladislas. La couronne de S. Étienne a son caractère archéologique indélébile qui rend impossible l'idée d'une fabrication *en Occident* (les empereurs *byzantins* ne donnaient pas de couronnes). Je ne donne pas la date de 880 pour l'attaque *petchénègue* : je dis « angeblich ». « 50 Jahre später » n'est pas une date précise chez moi ; la seconde date, de 1081, n'est pas mienne ; elle vient de sources hongroises », etc. Ces réflexions ont-elles besoin de commentaire ? A-t-on jamais, depuis cent ans, dévoilé si candidement l'inexactitude de sa méthode, le décousu de sa pensée ?

Si, par contre, sur quelques points M. Iorga maintient énergiquement, malgré l'unanimité du monde scientifique, son opinion individuelle, nous n'avons qu'à reprendre ses propres paroles : « Chacun écrit à sa manière ». En effet si j'ai qualifié d'erreurs plusieurs de ses théories et de ses jugements, c'est que j'ai cru y être autorisé en connaissance des derniers résultats des recherches érudites. En effet, même dans une synthèse rapide, je pense qu'il convient de dire ses raisons si l'on affirme une opinion absolument contraire à l'opinion générale, ou que du moins il convient de mentionner l'avis commun.

1. C'est moi qui souligne.

Quant au manque d'objectivité des savants hongrois dû à un « patriotisme mal entendu », je me borne à renvoyer M. Iorga à Edouard SAYOUS qui avant d'écrire son histoire de Hongrie s'est donné la peine d'apprendre le hongrois et qui ayant étudié nos historiens dans leur langue originale a parlé d'eux et de l'histoire de Hongrie avec un respect profond et sincère.

L'éditeur allemand s'est adressé à M. Iorga<sup>1</sup> pour offrir, dit celui-ci, un tableau impartial de l'histoire de Hongrie. Sans doute, la plume de M. Iorga a écrit *sine ira et studio*, quand, sans citer ses preuves historiques, il constate qu'avant la conquête hongroise la Transylvanie avait le caractère roumain, que les institutions autonomes des nations sicule (székely) et saxonne furent copiées d'après le modèle roumain, et quand il sacrifie la composition de son ouvrage afin d'insister sur les rapports de la Transylvanie avec la principauté de Roumanie. Nous plaignons l'éditeur allemand qui, au lieu de la thèse des chauvins hongrois, a reçu pour son argent une thèse d'illusionnistes romantiques et un travail exécuté avec une superbe négligence<sup>2</sup>.

GYULA MISKOLCZY.

(Budapest).

II. La colère est mauvaise conseillère : aigri sans doute par la critique que la *Revue des Etudes Hongroises* a publiée dans son premier numéro d'un ouvrage de M. Iorga sur les Hongrois, l'éminent historien roumain a entrepris de s'attaquer aux autres articles

1. Ailleurs on lui fait dire que c'est M. Iorga lui-même qui aurait cherché à placer chez des éditeurs allemands ses travaux. Voici ce que dit à ce sujet M. DE LA RONCIÈRE, un des défenseurs de M. Iorga dans l'affaire Iorga-Paltanea-Montandon : « A son vif regret — il me le conta peu de temps avant la guerre — la difficulté de se faire éditer chez nous le contraignit à subir l'esclavage de la langue allemande pour ses deux ouvrages : *Geschichte des rumänischen Volkes* et *Geschichte des osmanischen Reiches* » (*Mercure de France*, 1<sup>er</sup> août 1922 [t. CLVII, p. 849]). Nous plaignons de tout cœur M. Iorga d'être tombé dans cet esclavage qui a duré même pendant la guerre (*Die Madjaren* a paru à Leipzig en 1919). Heureusement, depuis la victoire les conditions pour « se faire éditer » en France sont devenues apparemment sensiblement meilleures... Et M. Iorga n'est plus forcé (comme il le dit en 1903) de... « se consacrer à la langue allemande, la seule langue qui soit scientifiquement indispensable » (*Semeur*, p. 650, cité par M. Montandon, *Mercure de France*, 15 sept. 1922 [t. CLVIII, p. 858]).

2. Une preuve de la supériorité de M. Iorga est sans doute l'élégante nonchalance avec laquelle il cite le titre de notre revue, en la baptisant *Revue des Etudes fino-magyares* (sic) tout court. Nous n'osons pas en conclure sur sa méthode de citation, en général. C'est certainement là le geste du champion qui se sent trop au-dessus de ses humbles adversaires.

de ce numéro. C'est ainsi que mon étude *Les rapports franco-hongrois sous le règne des Arpád*, dont je n'avais publié alors que la première partie (1923, [t. 1], pp. 15-26) traitant des rapports politico-dynastiques et ecclésiastiques, a eu l'honneur d'être réfutée dans sa thèse générale, ainsi que dans le détail par le savant représentant de la Roumanie (*Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe Sud-Orientale*, 1923, p. 118).

M. Iorga m'attribue une pensée que je n'avais pas : ma tendance aurait été de « prouver par une série de faits isolés, de valeur absolument (*sic*) discutable, la provenance parfois française de la civilisation de la Hongrie et pour ses habitants la qualité d'adversaires de cette race germanique à côté de laquelle ont vaillamment combattu les Magyars ».

C'est là ce qu'on pourrait appeler une insinuation ; en effet à aucun endroit de mon article je n'ai même essayé de présenter les Hongrois comme adversaires de la race germanique<sup>1</sup>.

1. D'ailleurs M. Iorga lui-même n'est pas adversaire de la race germanique, de la nation allemande, ou du moins ne le fut point, puisqu'il a pu écrire dans ses *Opinions sincères* (dont nous ne permettrions pas de contester la sincérité) : « Il n'y a nul doute, pour qui n'est pas Français, que l'influence allemande exerce une meilleure influence, une influence plus saine et plus sérieuse, sur un peuple aux débuts de sa civilisation, que l'influence française » (p. 151, cité par M. Pompiliu Paltanea, *Mercure de France*, 15 juin 1922 [CLVI, p. 857]). Inutile de dire que nous sommes d'un avis diamétralement opposé à celui de M. Iorga des *Opinions sincères*. — M. Paltanea dit aussi (*ibid.*) que « comme directeur de l'École roumaine à Paris, il (M. Iorga) ne prêtera, heureusement, plus, fût-ce à son insu, le prestige de son nom aux agents de l'influence allemande en Roumanie »,... le même M. Iorga qui « avant la guerre [toujours d'après M. Paltanea et en lui laissant toute la responsabilité de ses affirmations] faisait, si j'ose dire, bon marché des choses de France » (*ibid.*). — Voyons encore ce que dit des relations de M. Iorga avec la culture allemande M. Marcel Moxandox, pendant de longues années chroniqueur des lettres roumaines au *Mercure de France* : «... Si j'avais recommencé à entretenir les lecteurs du *Mercure* de ces Lettres roumaines toujours chères à mon cœur et à mon esprit, je le déclare : ma première chronique aurait voulu démasquer les palinodies de M. Iorga, et lui décerner, au moment même de ses conférences en Sorbonne, le brevet de gallophobie le plus catégorique. Avant la guerre, pendant la guerre, et jusqu'au tournant de la Victoire, M. Iorga ne voyait que par l'Allemagne, n'admirait que l'Allemagne. On retrouverait aisément dans les collections de ses revues... dans ses nombreux ouvrages, dont la *Geschichte des rumänischen Volkes* (car M. Iorga écrivait et publiait volontiers en allemand), les termes méprisants et injurieux envers la France dont il usait pour prévenir la jeunesse roumaine contre la « contagion de Paris ». C'est lui qui, dans les rues de Bucarest, faisait organiser par ses étudiants fanatisés des manifestations brutales pour empêcher des représentations de théâtre français. Et c'est celui que l'Institut de France choisit pour correspondant en Roumanie ! Lui qui devient directeur de l'École Roumaine à Paris. A tout pêcheur, miséricorde. M. Iorga s'est apparemment converti. Je ne sache pas, pourtant, qu'il ait fait un acte de contrition. » (*Mercure de France*, 1<sup>er</sup> juillet 1922

Comme notre *Revue* avait mis dans son programme entre autres l'étude des rapports intellectuels franco-hongrois, je n'ai pu entretenir les lecteurs de cette revue des rapports germano-hongrois, mais uniquement de problèmes qui touchent au domaine de la revue.

Quant au dédain de M. Iorga envers les relations médiévales de la France et de la Hongrie, c'est là une question d'appréciation. Mais pour être autorisé à se prononcer sur ce problème, M. Iorga ne devrait-il pas connaître un peu les nombreuses études des érudits hongrois dont j'ai résumé seulement *une partie* dans la *première* partie de mon étude? Si M. Iorga ne veut pas se rappeler que le premier historien hongrois, le NOTAIRE ANONYME (XII<sup>e</sup> siècle) fut élevé à l'Université de Paris, et s'il ne veut pas se donner la peine de lire les études de BORCHGRAVE et de M. AUNER sur les colonies wallonnes en Hongrie, le livre de M. HAJNAL sur l'influence que l'Université de Paris a exercée sur la paléographie hongroise, les travaux de M. János MELICH sur les mots d'emprunt français du moyen-âge en hongrois, etc., je me permettrai de lui conseiller de patienter un peu, car j'aurai encore l'occasion de résumer ici toutes ces recherches. Mais dans mon premier article il s'agissait d'analyser seulement les rapports dynastiques et ecclésiastiques. En attendant je prie l'éminent savant roumain de vouloir bien réserver son jugement définitif pour le moment où j'aurai terminé ma série d'articles.

Certes, mon article qui se borne à enregistrer de simples faits et à en chercher la liaison n'est pas écrit dans un esprit tendancieux. Si j'avais voulu flatter le lecteur français je n'aurais pas omis par exemple l'appui que le roi Koloman prêta au pape Urbain, ancien moine de Cluny, dans sa lutte contre l'empereur d'Allemagne; je n'aurais pas passé sous silence l'histoire, encore insuffisamment claire, de Sophie, princesse de Namur, épouse du roi de Hongrie Géza I<sup>er</sup> et mère du roi Koloman, bien que ce détail nous eût ramenés au pays et au temps de l'évêque Leodwin qui a joué un rôle si éminent dans l'histoire des premières colonies wallonnes en Hongrie (cf. *R. É. H.*, 1923 [t. I], p. 17), etc., etc.

[t. CLVII, p. 277]). — M. Iorga, d'après M. Montandon, a proclamé dans ses *Opinions sincères* (p. 151) « l'excellence de l'influence allemande » aux dépens de l'influence française (*ibid.*, 1<sup>er</sup> sept. 1922 [t. CLVIII, p. 573]). Mon article traitait de l'influence et des rapports français. — Pour d'autres spécimens d'opinions germanophiles de M. Iorga, voir : *Mercur de France*, 1<sup>er</sup> sept. 1922, p. 573; 15 sept., pp. 857-8. — Voir aussi les certificats de « bonne conduite » (dit M. Pal-tanea) et les exemples d'opinions francophiles de M. Iorga *ibid.*, 1<sup>er</sup> août 1922, pp. 847-852 et la lettre de M. Gergesco *ibid.*, 15 sept., pp. 856-7.

Malgré cela, les faits que j'ai énumérés sont d'une valeur « absolument discutable », affirme M. Iorga. Voyons donc un à un les griefs et les réflexions de l'illustre savant roumain.

D'abord, il nous sert une étymologie de sa façon : le nom païen de S. Etienne *Vajk*, *Voik* est un nom slave qui veut dire : « loup ». Il serait fort embarrassé si nous lui demandions la preuve du résultat de cette excursion dans le domaine de la linguistique. D'ailleurs, qu'importe ? son but était certainement de faire entendre que le saint roi apostolique était une espèce d'animal sauvage, indigne de l'esprit de Cluny, qu'il fit répandre dans son pays, et M. Iorga conteste l'importance historique de ce souverain, en dépit des nombreux faits que j'ai mentionnés dans mon étude.

M. Iorga prétend que j'étais fort embarrassé de représenter l'attitude hostile du roi Koloman envers les croisés français. En réalité, le roi Koloman ne fut point « un cruel ennemi des soldats du Christ », ainsi que l'affirme le savant roumain : il défendait un pays et un peuple chrétien contre ses hordes qui avaient oublié le septième commandement de Dieu. Ici encore M. Iorga, auteur d'un livre sur les Croisades, parle sans connaître des sources. « Aucune mention — écrit-il avec sang-froid — dans ALBERT D'AIX n'appuie l'opinion de PAULER que Godefroy jouit d'un meilleur accueil » [que les bandes de Folkmar], (p. 118). Pour toute réponse je laisse parler ALBERT D'AIX lui-même qui raconte longuement l'arrivée des croisés de Godefroy en Hongrie, les négociations avec le roi Koloman, les ordres de celui-ci en faveur de l'armée, enfin la traversée heureuse d'où tout le monde sortit sain et sauf (*Expositio Hierosolymitana*, l. II, 3—7, ed. Bongarsius, *Gesta Dei p. Francos* I, 198-200) : « Rex per universum regnum acclamari præcepit, ut omnem copiam rerum necessariarum reperiret exercitus in pane, vino, frumento, hordeo, in bestiis agri et volatilibus cæli : iussumque sub iudicio vitæ, ne iniusta venditione Ungari gravarent exercitum aut conturbarent, sed potius omnia venalia illis alleuiarent. Sic et sic per singulos dies in silentio et pace, in mensura æqua, et iusta venditione Dux et populus Regnum Ungariæ pertransiens ad Drowa fluvium pervenerunt (cap. 6) ». Après le départ des croisés, le roi Koloman envoie après eux leur otage, le frère de Godefroy : « Ecce Rex nimia dilectione commendato Duce fratreque eius in domis plurimis et osculo pacis in terram regni sui reversus est » (cap. 7). On trouve d'ailleurs un récit tout pareil chez GUIBERTUS (cf. BONGARSIIUS, *Gesta Dei per Francos* I, 482, 485), chez EKKHARDUS URAUGIENSIS (*Chronikon Univ.* 98), chez PIERRE A THYMO (pars. III, tit. VII, cap. II), etc. C'est d'ailleurs un lieu commun dans l'historiographie hongroise.

Son ironie n'est pas plus heureuse quand elle s'exerce sur le nom de Koloman que nous avons appelé le *Libraire*, en traduisant l'épithète courante hongroise *Könyves* (Kálmán). M. Iorga avec sa désinvolture habituelle nous corrige et écrit le « lettré ». Or, nous nous permettons de le renvoyer simplement à Edouard SAYOUS, dont la compétence en matière de style n'est sans doute pas « absolument discutable » : « Koloman... avait pris un goût très vif non pour l'épiscopat, mais pour les études ; prédilection fort rare chez les rois ses contemporains, et qui lui valut le surnom de *Könyves, libraire* ». (*Hist. gén. des Hongrois*, Paris, 1<sup>re</sup> éd. [1876], t. I, p. 174 ; 11<sup>e</sup> éd. [1900], p. 93.) Faut-il expliquer à M. Iorga que le nom *libraire* désigne au moyen-âge non pas un marchand, mais le religieux qui dans les monastères était chargé de transcrire et de garder les livres (LITTRÉ) ?

Quant à l'accueil fait à Louis VII par Géza II, roi de Hongrie, qu'il nous soit permis de renvoyer M. Iorga, pour refroidir sa raillerie, à la lettre de Louis VII adressée à Suger, abbé de St-Denis, et au récit du chapelain du roi, Odo de Diogilo :

Je n'ai pas affirmé que Manuel le Comnène fût un « preu » (*sic*) parce qu'il hérita de la bravoure de son grand-père hongrois, le vaillant roi Saint Ladislas. Mais pour donner raison sur un point à M. Iorga, j'admets ce dont il me fait un grief et je crois avec tout homme raisonnable qu'on peut bien hériter des qualités de son grand-père. Disons-nous avec le sagace critique de Bucarest, que les Hongrois sont exceptés de cette loi humaine ?

M. Iorga semble ahuri de voir que j'attribue au Constantinople de Manuel le Comnène et en général aux pays *latins* formés vers 1100 de l'empire byzantin, la faculté de répandre la civilisation française. Par malheur, sur ce point nous devons préférer, à son indignation, le témoignage des sources historiques et des historiens français (p. ex. Chalandon, *Les Comnènes*), d'accord avec nous qui supposons que Béla III rentra de Byzance en Hongrie non seulement avec une épouse française, mais encore avec un esprit et des mœurs francisés.

Afin de nous démentir à tout prix, M. Iorga va jusqu'à priver Roger, comte de Sicile, et Anne d'Antioche, descendante des Châtillon et des Guiscard, de leur caractère français ; peut-être parce qu'ils eurent le malheur d'entrer en liaison de famille avec la dynastie hongroise. D'ailleurs pour des raisons qu'il connaît sans doute et que nous sommes loin de soupçonner, il transforme *Anne d'Antioche* en *Anne d'Autriche*. Singulière métamorphose ! ainsi que celle du chevalier français *Nicolas de S. Omer* qui devient, comme par miracle *Nicolas de S. Ouen* sous sa plume.

Les Hongrois n'ont eu aucun mérite à accepter la civilisation française qui s'est imposée seule par l'énergie de son propre mouvement, voilà en somme la pensée de M. Iorga. Mais alors quelle barrière cette énergie imposante a-t-elle trouvée aux confins de la Hongrie, surtout du côté des Valaques qui, en 1189, dans la région de Niš, Sophia et Philippopole, massacrent les Croisés qu'ils guettent à leur passage du haut des montagnes ?

Afin d'assurer à sa nation quelque chose de cette civilisation française, M. Iorga a recours à l'expédient des historiens romantiques : à la fabrication d'étymologies. « Ce qui est important pour l'histoire de la civilisation du moyen-âge ce fut la pénétration cistercienne et prémonstratienne (*sic*) en Transylvanie jusqu'à cette Cârta, qui n'est pas « dans le voisinage des colonies saxonnes qui viennent de s'établir » dans ce pays, mais bien au beau milieu des Roumains (Kercz et sa traduction latine « *candela* » viennent de cette Cârta) » (p. 119). Ce n'est pas le lieu de montrer quel rapport il y a entre la fondation de l'abbaye de Kercz, l'établissement des Saxons en Transylvanie et la diffusion des Roumains dans le sud de la Transylvanie qui commence vers cette époque. Je n'ai qu'à faire une remarque à propos de la seule affirmation précise de M. Iorga : l'abbaye en question n'a dans les sources historiques à côté de la forme latine *Candela*, d'autres noms que *Kercz* ~ *Kirc* ~ *Kircs*. On ne trouve nulle trace de *Cârta*. Ce village doit être situé dans le pays où sont nés Anne d'Autriche, reine de Hongrie, et Nicolas de Saint-Ouen. Le nom roumain est *Kirc* au début du XIX<sup>e</sup> siècle et l'on trouve le long de la rivière qui traverse *Kirc*, des villages portant les noms roumains *Kercsisora* ou *Kercsesora* [= Petit-Kercs] (cf. Lipszky, *Repertorium* 1808). Il est évident que le nom roumain vient du nom allemand et non *vice versa*.

Je me résume : aucun des griefs de M. Iorga ne m'a convaincu d'erreur, par contre sa critique a mis à nu l'imprécision de sa méthode, l'incertitude de son information, et la hardiesse de sa fantaisie. J'ose croire que, profitant de cette mise au point, le distingué savant roumain — à qui j'affirme qu'aucune animosité personnelle ne m'a guidé en écrivant cette réponse — dont l'œuvre formidable renferme tant d'éléments précieux, tant de trouvailles ingénieuses, tant de pages captivantes, s'abstiendra à l'avenir de toucher à l'histoire de Hongrie avant de se mettre au courant des travaux de l'érudition hongroise <sup>1</sup>.

DEZSŐ PAIS.

(Budapest).

1. Nos collaborateurs se sont abstenus, par déférence envers cet éminent confrère, — très respectable pour son activité inlassable sur le terrain scientifique



LOUIS EISENMANN. **La Hongrie contemporaine.** (1867-1918.)  
Thèse pour le doctorat. Paris. Librairie Delagrave. 1921. 8°,  
169 p.<sup>1</sup>.

L'œuvre de M. EISENMANN, une fois complète, sera la plus puissante synthèse qu'on ait jamais écrite sur l'histoire moderne de la Hongrie. Cette brochure ne nous en offre cependant que les préliminaires : une analyse de l'*ancien régime*, de la vie féodale hongroise jusqu'à l'année 1848 ; le reste, le plan général du livre contenant l'indication des facteurs politiques et sociaux qui ont conduit à la catastrophe de 1918, n'est qu'esquissé en quelques pages, sous la forme d'un « sommaire ».

Dans la conception de M. EISENMANN les faits historiques et la conclusion du livre s'enchaînent avec la précision d'un syllogisme. Le libéralisme politique de la Hongrie moderne et l'organisation démocratique de la société hongroise n'auraient été qu'illusion, et de plus, un leurre conscient. La classe dominante de l'« ancien régime », la noblesse avait bien perdu sa puissance économique après la défaite de 1849, mais dans la vie politique elle a gardé sa prépondérance et la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle n'est remplie que de ses luttes acharnées contre les réformes démocratiques : ainsi cette oligarchie fut responsable par son aveugle égoïsme de toute

et pour son patriotisme éclairé et intelligent, ainsi que (qu'il nous soit permis de le dire) pour sa courageuse attitude dans la question des minorités nationales de Roumanie — de s'étendre plus longuement sur l'esprit critique et la méthode en général du savant historien roumain. Qu'il nous soit permis, pour compléter ces deux réponses, de citer un témoignage, dû à son compatriote M. Pompiliu PALTANEA : « ... Ne croyez point que nous veuillons... chercher noise à l'éminent et dangereusement susceptible historien ; Dieu nous en garde ! Nous voulons tout bonnement dire que *l'esprit critique et d'analyse, discipliné par des principes directeurs et s'appliquant avec sérénité et méthode, n'est pas le fait de M. Iorga* ; sa façon de penser est essentiellement émotive et sentimentale ; au demeurant, sa faculté maîtresse, pour parler comme Taine, c'est la sensibilité, servie par une tumultueuse mémoire... » (*Mercure de France*, 15 juillet 1922 [t. CLVII, p. 525]). Par ailleurs ce même compatriote de M. Iorga dit de lui : « Soucieux, depuis qu'il est devenu correspondant de l'Institut, des jugements qu'on pourrait, en France, porter sur lui, l'éminent historien, dont l'humeur changeante et l'excessive susceptibilité sont chez nous notoires... » etc. (*ibid.*, 15 juin 1922 [t. CLVI, p. 853]). Plus loin : « M. Iorga... a, durant des années, jeté la pierre à presque tous ses confrères du pays » (*ibid.*, p. 854). Nos deux confrères hongrois doivent-ils se dire heureux d'être traités sur le même pied que leurs confrères roumains ?

(N. d. I. R.)

1. Cet ouvrage n'était annoncé que par la *Bibliographie de la France*. Il n'est pas mis en commerce, mais il se trouve par exemple à la Bibliothèque Nationale [8<sup>e</sup>. M. 20047], ainsi qu'à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève [q. 80. P. 1443].

la politique extérieure et intérieure de la monarchie danubienne, et cette politique a provoqué, on le sait, la catastrophe. Afin d'empêcher la libération des nationalités non-magyares, conséquence inévitable de la vraie démocratie, la noblesse fit cause commune avec le roi François-Joseph et conclut avec celui-ci le compromis de 1867, qui assura la suprématie des Magyars en Hongrie ou pour mieux dire celle de la *gentry*, car celle-ci était la classe dominante.

L'effort pour maintenir cette situation privilégiée créa un impérialisme magyar qui a sa nuance spéciale et qui était dirigé contre les principes moraux et politiques des nationalités non-magyares et contre les Etats nationaux limitrophes (Serbie, Roumanie). Par là, l'oligarchie magyare a joué un rôle important dans l'histoire mondiale et porte à juste titre la responsabilité des événements des temps récents. Cependant la composition bariolée de la monarchie n'offrait pas assez de garanties à cette politique impérialiste ; dès lors, le *junker* magyar chercha des alliances et il en a trouvé chez le *junker* prussien. Ainsi naquit, sous l'influence des circonstances politiques et sociales, l'idée de la *Mitteuropa*, de la communauté d'intérêt des conservateurs allemands et hongrois qui fut détruite par les Alliés en 1918. De même que l'Allemagne s'est effondrée, la Hongrie historique a dû sombrer, et avec elle, l'idée de l'organisation d'un Etat unifié dans la vallée du Danube.

Ce territoire est peuplé de plusieurs nations ; dès lors, seuls les petits Etats nationaux ont ici un droit d'existence. Néanmoins, certains facteurs économiques obligent ces petits Etats à entrer dans une certaine communauté. Cette communauté existe déjà : c'est la Petite-Entente qui reste cependant imparfaite tant que la Hongrie n'en fait pas partie. A l'intérieur de cette fédération une Hongrie démocratique, éloignée de toute idée de revanche, occuperait une position fort importante et pourrait s'attendre à un essor rapide.

Cette conception logique et lucide agit sans doute avec la force de l'évidence sur tous ceux qui ignorent les faits historiques ou qui du moins les examinent tout autrement que ne le fait l'auteur. La partie du livre que l'auteur a réellement approfondie et exposée sous une forme définitive est si minime et rapporte des faits tellement connus qu'elle échappe à la critique par son insuffisance. Après cela, on a raison de demander : M. Eisenmann pourra-t-il terminer son ouvrage ? Si l'on ne voit en lui que l'auteur éminent du *Compromis austro-hongrois de 1867*, le chercheur méthodique et consciencieux des données positives, qui a fait preuve d'un sincère effort d'impartialité, on peut espérer qu'après des études plus

approfondies que celles dont est sortie la brochure que nous étudions, il finira par se convaincre de l'impossibilité de donner une base solide à son plan et à ses idées. Toutefois il faut s'attendre à devoir renoncer à cet espoir lorsqu'on lit la *Préface* que M. Eisenmann a mise en tête du volume de MM. Chopin et Osusky : *Magyars et Pangermanistes* (Paris, 1918), car il semble s'y abandonner sans retenue à l'influence des idées de ce libelle de propagande, dépourvu de toute valeur scientifique.

Après sa chute, qui sans doute n'a pas de précédent au cours de son histoire millénaire, la nation hongroise a regardé en arrière pour examiner son passé : elle avait, — tout au moins son élite intellectuelle — assez d'équité et de clairvoyance pour soumettre à une critique sévère les actes des générations présentes et passées. Le produit magnifique de ce loyal examen de conscience est l'œuvre de M. Gyula SZÉKFI : *Trois générations*<sup>1</sup>, composée avec une intuition merveilleuse et une connaissance profonde des faits, œuvre que M. Eisenmann lui-même cite avec beaucoup d'éloge en plusieurs endroits de sa thèse. Or, excepté le tableau de la politique extérieure des Hongrois, les données positives du petit ouvrage de M. Eisenmann se retrouvent *toutes* dans celles que M. Székfi a recueillies au prix de recherches infatigables. Ainsi s'est produit un phénomène curieux : l'unique source importante de cette thèse, soutenue en Sorbonne, est le livre de M. Székfi, mais la conception de celui-ci est diamétralement opposée à celle de M. le Professeur Eisenmann, docteur ès lettres.

En effet, la *Hongrie contemporaine* est d'une construction assez singulière. Nous avons dit que la documentation de l'auteur est limitée au livre de M. Székfi sans toutefois que M. Eisenmann en ait adopté les conclusions. Il a entrepris de mettre les données de M. Székfi au service d'une autre idéologie, totalement différente de celle de l'historien des *Trois générations*. De là viennent toutes les faiblesses du livre de M. Eisenmann. M. Székfi reste *historien* jusqu'à la dernière page de son œuvre ; après avoir consciencieusement enregistré les faits, il arrive par induction à ses conclusions générales ; M. Eisenmann est un esprit éminemment *politique* qui s'attache volontiers à l'idée de la Confédération Danubienne, programme politique, qu'il cherche à justifier par voie de déduction en reconstruisant l'histoire contemporaine du pays hongrois : ainsi son ouvrage manque très souvent d'objectivité et sa méthode, en général, de justesse et de précision. M. Székfi obtient ses données

1. *Három nemzedék. Egy hanyatló kor története* [Histoire d'une décadence]. Budapest, 1920. « Élet » Kiad. 8°, 332 p. ; 2<sup>e</sup> éd. remaniée, 1923.

et ses documents de première main au prix de recherches studieuses et quand il les groupe en un système, ses réflexions sont toujours fondées sur des faits qu'il vient de prouver; M. Eisenmann est un érudit rationaliste, qui, en faveur d'idées préconçues, ne craint pas de négliger l'étude et l'utilisation des événements qui contredisent son système. M. Szekfű, loin d'être l'ennemi de l'idée de démocratie, voit bien qu'on ne pouvait métamorphoser brusquement l'ordre social aristocratique de l'« ancien régime », sans encourir les plus graves dangers, avant qu'une classe sociale fût née qui pût représenter dignement et fortement cette pensée démocratique. M. Szekfű reconnaît dans l'évolution le principe général de l'histoire.

En bon rationaliste, M. Eisenmann, et avec lui maint idéologue radical hongrois, croit qu'il suffit de transplanter purement et simplement les idées de l'Europe Occidentale en Hongrie pour produire immédiatement des résultats analogues à ceux que la démocratie occidentale a obtenus. M. Szekfű ne cherche pas à ramener, à l'instar de M. Eisenmann, tous les événements à la même cause, car il les connaît dans leur détail, mais il considère aussi leur complexité.

Le rôle que la Hongrie a joué dans l'histoire mondiale a été et est actuellement encore trop important pour qu'on en parle sans étude préalable, comme si ce pays était quelque *ultima Thule* et non pas le cœur du bassin du Danube. Nous osons espérer que M. Eisenmann, avant de poursuivre l'exécution du plan lucide et proportionné qu'il s'est tracé avec une si rigoureuse logique, voudra bien demander conseil, pour la méthode et pour l'impartialité, à l'illustre auteur du *Compromis austro-hongrois* et qu'il le laissera parler en retirant la parole au propagandiste et au préfacier des *Magyars et Pangermanistes*.

GYULA MISKOLCZY.

(Budapest)

Béla BARTÓK et Zoltán KODÁLY. **Chansons populaires.** (Les Hongrois de Transylvanie). Publiées par —. Budapest, [1923], Société de Littérature populaire. En dépôt chez Rózsavölgyi et C<sup>ie</sup>, éditeurs de musique. Budapest, IV. Szervita-tér 5, 212 p.

Demandez à dix personnes ce qu'elles pensent de la musique hongroise, neuf répondront certainement par Liszt et ses rhapsodies. Là s'arrêtent généralement nos connaissances, connaissances que l'illustre pianiste a contribué à embrouiller, en affublant ses

rapsodies du qualificatif de « hongrois » et en écrivant un livre aussi célèbre qu'incomplet, *Des Bohémiens et de leur musique en Hongrie* (Paris, 1859).

Les malentendus et équivoques dont le romantisme est tenu pour responsable, sont légion. Après Liszt, on pourrait citer Berlioz qui s'est plu à entourer son arrangement de la fameuse marche de Rákóczy d'une légende dont il ne reste aujourd'hui plus grand chose. Notre époque actuelle possède sur celle du romantisme l'incontestable mérite de moins exalter le fruit de l'imagination, de mieux rechercher la réalité. Au vagabondage d'esprit des romantiques, on oppose des méthodes scientifiques, et si le juste milieu est difficile à trouver, on peut admettre comme perfection en matière de critique artistique, l'imagination contrôlée par le raisonnement.

Que le lecteur veuille bien excuser ce préambule, nécessaire pour saisir le sens que nous avons prêté au recueil de *Chansons populaires* qui nous est parvenu récemment. Car, pour qui connaît tant soit peu l'histoire des Hongrois ou Magyars durant leur randonnée d'Asie en Europe, les innombrables éléments disparates qui foisonnent aux confins des Karpathes, le problème de la reconstitution du patrimoine national hongrois se pose de façon singulièrement complexe.

Le problème le plus simple, mais non encore entièrement résolu, concerne la contribution tzigane à la musique hongroise. Nous n'entendons naturellement pas parler ici de l'art moderne qui s'apparente au mouvement européen et n'offre qu'un intérêt relatif au point de vue populaire. Encore faut-il distinguer entre la musique instrumentale et l'autre, la chanson. La voix a toujours primé sur les instruments en Hongrie, ceux-ci restant surtout l'apanage des Tziganes. Et encore? Où trouver ces sources folkloristes, depuis que la dernière guerre a bouleversé la carte de l'Europe, créant de nouvelles frontières, souvent aussi arbitraires que les anciennes, puisque tant d'éléments ethniques ont été sacrifiés aux obligations issues des traités et des sanctions d'après-guerre<sup>1</sup>?

1. Ce n'est pas sans étonnement que nous avons lu dans une feuille hebdomadaire genevoise (*La Semaine Littéraire*, 30 août 1924, « Musique populaire hongroise », par Ed. Combe) que le volume cité est un ouvrage de propagande. L'article fait état du titre, *Les Hongrois de Transylvanie*, pour souligner le côté « politique » du recueil. La hantise politique peut troubler bien des cerveaux, mais une étude ethnographique, de quelque genre qu'elle soit, n'est pas forcément un article de propagande. MM. Bartók et Kodály possèdent, à côté de ce qui vient de paraître, de quoi remplir une vingtaine de volumes.

Sous ce rapport les chansons populaires de Transylvanie sont symptomatiques, ayant été recueillies dans une province éloignée de la mère patrie. La Transylvanie se prête admirablement à l'étude du folklore hongrois. Les coutumes s'y sont mieux conservées qu'ailleurs ; son passé dans l'histoire de la Hongrie est des plus glorieux et au point de vue musical, de première importance<sup>1</sup>. Pour ne pas remonter trop loin, reconnaissons que le prince de Transylvanie, Etienne Báthory, nommé par la suite roi de Pologne (1575-86), emmena avec lui nombre de savants et d'artistes magyars. Ses successeurs du même nom perpétuèrent en Transylvanie la tradition si heureusement commencée. Après une courte éclipse, ce fut le prince Gabriel Bethlen qui porta la Transylvanie à son plein épanouissement intellectuel et artistique. Nous savons également qu'en embrassant le christianisme, les Magyars eurent une nouvelle conception de la vie, sans pour cela perdre le caractère particulier de la race. Au début du x<sup>e</sup> siècle, lorsque la musique de l'Eglise chrétienne remplaça la musique du culte païen, des prêtres hongrois composèrent une musique religieuse hongroise.

Il faut donc louer les chercheurs qui, depuis Gabriel Mátray<sup>2</sup>, s'efforcent de reconstituer le patrimoine national et de sauver de l'oubli ces vestiges de l'âme d'un peuple, qui tendent chaque jour à disparaître davantage. La meilleure méthode pour recueillir les airs populaires, alors que ceux qui les détiennent ignorent tout de la notation musicale, consiste à les enregistrer, ce qui laisse

de chansons populaires rassemblées un peu partout et que les événements ont seuls empêché de faire éditer. Le recueil dont nous parlons n'est qu'un extrait de cette énorme matière, et si l'on a commencé par la Bukovine et la Transylvanie, c'est qu'il fallait bien commencer par un bout.

Nous ne pouvons non plus nous déclarer partisans de la thèse de M. Ed. Combe, lorsqu'il parle de la suprématie de l'art tzigane sur l'art hongrois. Les Tziganes de Hongrie n'agissent pas autrement que les gitanos, leurs frères en Espagne. Incapables de créer, les Tziganes s'assimilent par contre, avec une rapidité admirable, l'art du pays où ils se sont installés et qu'ils transforment ensuite au gré de leur fantaisie qui semble inépuisable. L'éclat, le brillant, la verve rythmique, spécifiquement instrumentale, est leur contribution à ce qu'on appelle trop facilement la musique hongroise. Nous ne croyons donc pas au « fonds tzigane » dont parle M. Ed. Combe, mais bien aux fonds nationaux des peuples chez lesquels les Tziganes se sont introduits.

1. S<sup>r</sup> Gellért, évêque de Csanád († 1046, jeté dans le Danube par des Magyars partisans du culte païen), fonda une première école de chant, véritable *Schola cantorum*, d'après le système grégorien. (Voir *The Oxford Hungarian Review*, juin 1922. Vol. 1, N<sup>o</sup> 1. Ladislas Toldy, *Old Magyar Music*.)

2. Gabriel Mátray (1798-1874), le premier folkloriste hongrois. Certaines des chansons recueillies remontent au début du xvi<sup>e</sup> siècle et ont été éditées à Pest en 1858 sous le titre : Gabriel Mátray, *Chants magyars, historiques, bibliques et satiriques*.

une entière latitude pour les transcrire par la suite et les étudier à loisir.

Quant à la valeur et à l'originalité des documents cités, il faudrait l'assurance d'un ignorant fiefé ou d'un savant pour trancher dans le vif et oser affirmer que la vérité est telle qu'on la dit. Et ce qui nous oblige à une certaine réserve quant à la valeur mathématique, si nous pouvons nous exprimer de la sorte, des *Chansons populaires*, ce sont précisément les courants si divers qui soufflent depuis des siècles sur ces contrées. Entendons-nous. Il ne s'agit pas d'une critique, mais de faits qui se présentent en Hongrie comme partout ailleurs, et n'enlèvent en fin de compte rien au caractère ethnique national, pas plus que Bach ne saurait être taxé de trahison pour avoir été influencé à l'occasion, soit par les Français, soit par les Italiens auxquels il fit de nombreux emprunts. En musique, nous subissons une loi générale, celle des influences et des transformations. On le constate également dans la question des langues et, désireux d'asseoir nos hésitations, disons simplement que la langue hongroise est apparentée à la langue des Finnois, des Vogoules et Ostiaks et d'autres peuples finno-ougriens de Russie, comme aussi, mais d'une façon plus éloignée, à celle des Turks et autres peuples ouralo-altaïques.

Nous ne pouvons donc pas, dans la question qui nous arrête, prétendre appliquer une méthode scientifique absolue et établir ce qui revient exactement aux Hongrois dans ces chansons populaires. Les frontières pourront être arrêtées le jour où tous les documents seront publiés, lorsqu'il sera possible de les comparer à ceux de nations avoisinantes. Cependant on peut rappeler combien la chanson fut en honneur chez les Magyars, assurer avec d'éminents chroniqueurs que l'histoire hongroise eut jadis ses rapsodes, que, plus tard, les *regös*, conteurs, jongleurs et trouvères, étaient fort prisés des puissants, qu'enfin, catholiques et protestants apportèrent, à tour de rôle, d'amples notions musicales, bien faites pour atténuer, dans un certain sens, les traditions nationales.

N'était-ce pas Sébastien Tinódi, chroniqueur hongrois du xvi<sup>e</sup> siècle, qui mettait en vers et en musique les faits saillants du moment, chronique qu'il fit imprimer à Kolozsvár, en Transylvanie ? Il serait particulièrement intéressant de pouvoir examiner les *Chansons populaires* à la lueur de ces témoignages écrits. En attendant une étude approfondie sur les origines, les traditions et le développement de la musique chez les Hongrois, signalons quelques points qui nous permettront de sortir de ce méandre

artistique. Chacun connaît le rôle des cadences finales, ou plutôt, des conclusions de nombreux airs hongrois, ces syncopes originales, ces notes brèves, sorte d'*appoggiatures* suivies de notes tenues et qui donnent un mordant particulier à cette musique. Les chansons populaires ne sont dépourvues ni des unes ni des autres, et il est avéré que ces particularités dynamiques étaient déjà connues au xvi<sup>e</sup> siècle. D'autre part, la façon de chanter en plaçant chaque syllabe sous une note différente, remonte à la propagande protestante, au psautier d'Albert MOLNÁR DE SZENC, dans lequel les psaumes de David sont traités à la « manière française », où, précisément, chaque syllabe correspond à une note<sup>1</sup>. Ce procédé imprime à certaines chansons une allure vive et entraînant; c'est ainsi que le début du numéro 109, *Asszony, asszony, ki a házból...* (*Femme, femme, va-t'en de la maison*), rappelle exactement le motif introduit par Sarasate dans ses *Zigeunerweisen*, ce qui viendrait à l'appui du point de vue exposé plus haut, que les Tziganes étaient des maîtres dans l'art de faire briller sur leurs violons les airs nationaux qui leur tombaient sous la main.

Certes, parmi le millier d'airs transcrits par MM. BARTÓK et KODÁLY, et dont le recueil examiné renferme cent cinquante, tout n'est pas de premier ordre pour des oreilles occidentales, ce qui importe peu, puisqu'il s'agit ici d'un fonds pouvant servir à des études postérieures. Cette façon de chanter, sous forme de récitatif presque continu, se bute à une transcription en mesure rigoureuse, obstacle que les transpositeurs ont sagement tourné, soit en supprimant toute indication de mesure, soit en usant du rythme ternaire, le triolet, dans une mesure à deux temps. Une bonne partie des chansons ne comporte que huit à douze mesures et l'étendue vocale ne dépasse guère l'octave. Personnellement, nous avons été pris par le charme de ces courtes mélodies, épousant le texte de près, et dont la tonalité est malaisée à établir. Ces chansons ne sont heureusement pas harmonisées, quoiqu'elles puissent l'être, probablement à leur détriment. Et s'il fallait leur adjoindre un accompagnement, il faudrait avoir recours au luth qui, selon Vincent GALILÉE, le père du grand physicien, fut importé en Hongrie en 1217, lors d'une croisade<sup>2</sup>.

1. Originaire de Szenc, en Hongrie, né en 1574, Albert Molnár mourut à Kolozsvár, en Transylvanie, en 1634.

2. *Encyclopédie de la Musique*, Vol. I, p. 1616, Delagrave, Paris. Il nous semble qu'il doit y avoir ici une erreur de date, aucune croisade n'ayant eu lieu en 1217. S'agit-il de la cinquième croisade (1219-1221) dirigée par Jean de Brienne et André II roi de Hongrie ? Il serait intéressant de pouvoir préciser, car si le fait était prouvé, la Hongrie aurait été en possession du luth avant le reste de l'Europe, où cet instrument arabe ne se propagea qu'à partir du xiv<sup>e</sup> siècle.



Nous ne voudrions pas chercher chicane aux auteurs du volume actuel, dont le bel effort ne peut être suffisamment loué à une époque où les traditions se perdent sans arrêt ; tout au plus, dans l'*Avant-Propos*, voudrions-nous compléter quelques-unes de leurs données. Ce qu'ils appellent *le vieux style transylvanien*, n'appartient pas en propre à la Transylvanie. L'emploi du tétracorde, de même que ce qu'ils indiquent sous le nom de *gamme pentatonique* pour attester l'origine reculée de leurs chansons, l'usage courant du *tempo rubato*, liberté d'allure se rapprochant de la déclaration chantée, dénommé autre part *parlando*, la riche ornementation de quelques-unes des mélodies, sont le fait d'innombrables chansons populaires, relevé également en Occident<sup>1</sup>. Ce que nous avons dit plus haut de la « manière française » est commune à la presque totalité des chansons populaires, tant en Orient qu'en Occident. Il n'y a donc pas de privilège, pas plus qu'avec la déclamation rythmée, le *parlando*, qu'on retrouve aussi dans les *kolědy*, chants tchèques. De pays limitrophes, le fait s'explique et soulève à nouveau le problème de l'origine. Certaines remarques sur le folklore en Occident ne s'appliqueraient-elles pas également aux chansons hongroises ? C'est G. Paris qui relevait la similitude de chansons communes à la France, la partie wallonne de la Belgique, la Suisse romande, le Piémont et la Catalogne.

Restent les modes des chansons, modes qui semblent devoir éclairer légèrement notre religion. Ce que les auteurs appellent la *gamme pentatonique*, échelle de cinq sons, ne concerne qu'une minime partie des chansons notées. Mais au cas où le genre pentatonique serait reconnu, il n'indiquerait non seulement une origine reculée, mais une tradition qui aurait accompagné la race dans sa migration, puisque le système pentatonique était connu en Asie,

1. Nous permettra-t-on de citer, parmi quantité d'autres, les ouvrages suivants qui contiennent des renseignements d'ordre général, qui peuvent s'adresser aux quatre points cardinaux ? En voici quelques-uns : J. Ampère : *Instructions relatives aux poésies populaires de France* (1853) ; G. Paris : *Chansons du XV<sup>e</sup> siècle publiées d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris* (1875) ; *Les origines de la poésie lyrique de France au Moyen-Âge* (1891-1892) ; C. Nigra : *Canti popolari del Piemonte* (1888) ; J. Tiersot : *Histoire de la chanson populaire en France* ; A. Rossat : *La chanson populaire dans la Suisse romande* (1917). La liste est longue des chercheurs et si nous limitons nos indications à quelques commentateurs de pays latins, on pourrait leur adjoindre les travaux d'auteurs belges, slaves, anglo-saxons, formant une matière formidable, qui permettrait une étude d'ensemble d'où il serait possible d'établir quelques données scientifiques. Jusque-là, nous croyons devoir borner nos ambitions à recueillir un peu du suc dont un habile glôssateur fera un jour un miel délectable.

chez les Chinois, Japonais et Hindous. Peut-être trouverait-on de ce côté-là quelque précision ? Ce serait un point capital de résolu, toute musique ayant pour base, des modes, tons, systèmes ou gammes, suivant comment on tient à les appeler. Car nous sommes, ici, loin des gammes mineures avec une ou deux secondes augmentées des rapsodies mises en lumière par Liszt, des *csárdás* et autres arrangements hongro-tziganes.

Parmi les cent cinquante chansons examinées, un grand nombre sont écrites sur une échelle de l'étendue d'une octave dont les intervalles dérivent de deux tétracordes symétriques et juxtaposés. Les intervalles se succèdent dans l'ordre suivant : ton-ton-demi-ton-ton-ton-demi-ton-ton, soit le mode phrygien des anciens Grecs, devenu au moyen-âge le premier mode ecclésiastique, appelé par erreur vers le <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle mode dorien. Quelques mélodies empruntent les intervalles du mode lydien. Il ne manquerait que le mode dorien réel pour avoir les trois modes principaux de l'antiquité grecque. Il est toutefois improbable qu'il y ait eu des influences grecques sur le système musical hongrois, par contre, il se pourrait que ces modes soient parvenus en Hongrie par la musique ecclésiastique, au moment où le pays embrassa le christianisme, puisque l'Eglise romaine s'était emparée des modes grecs pour son usage<sup>1</sup>.

La mélodie est habituellement fort simple dans les chansons hongroises, et contient peu d'altérations dans le courant du morceau. Nous avons déjà parlé des ornements qui enluminent certaines chansons comme le ferait une peinture d'un missel. Ces broderies et *appogiatures* vont de l'*appogiature* simple à l'*appogiature* composée de deux à sept notes, transformant la voix en un instrument d'une souplesse remarquable.

Pour se rendre absolument compte de la valeur dynamique de ces chansons, il faudrait soit les entendre chanter, soit se trouver en présence des disques qui permettraient de mieux juger de leur valeur expressive que devant des feuillets de musique, comme c'est notre cas. Pourtant nous croyons encore à une infiltration exotique en ce qui concerne les ornements. A la belle simplicité de la plupart des mélodies hongroises, animées parfois d'un sentiment intense, d'un mouvement rythmique symétrique, évidemment voulu, cette surcharge d'ornements rappelle davantage la fantaisie tzigane.

Quant aux thèmes des chansons, ils sont d'un caractère bien

1. La contribution byzantine par les églises orthodoxes en Hongrie mériterait également d'attirer l'attention.

différent des types européens, tant par leur style imagé que par les parfums qu'ils exhalent. L'équivoque n'est plus guère possible, l'Orient apparaît presque à chaque strophe. Certes, les impressions et les passions humaines se retrouvent assez semblables sous des cieux différents, mais un thème commun peut être à ce point transformé, qu'il en devient original.

Les cent cinquante chansons populaires sont naturellement anonymes. Du créateur souvent inconscient, aux innombrables improvisateurs qui reprirent et comprirent ce thème à leur façon, il est resté un accent populaire, un revêtement qui varie selon les provinces, les villages, voire les familles. Nous avons en face de nous une forte diversité de thèmes qu'on pourrait classer en chansons tristes, amoureuses, de mariage, satiriques. Certaines d'entre elles rappellent les *chansons de geste*, et si, en France, le berceau du genre, les noms de Charlemagne, de Roland, de Renaud de Montauban et autres pourfendeurs de haute lignée, ne figurent pas dans les chansons populaires, nous retrouvons dans les chansons hongroises le nom célèbre de Rákóczy. Le souvenir de ce prince illustre est-il remémoré ailleurs? Nous réservons de nouveau toute conclusion prématurée, les documents actuels ne présentant pas un ensemble suffisant pour pouvoir se prononcer en toute équité.

Le sentiment de la nature intervient fréquemment dans ces récits. Les chansons tristes, tristesse dictée par la misère, l'abandon, l'exil, plaintes d'une petite servante qui n'a même pas un dimanche pour aller au bal et voir son ami<sup>1</sup>, tristesse tout court, sans motif accusé, ce thème est encadré d'images symboliques. Le corbeau est un accessoire familier, tant comme messenger d'espoir que pour symboliser la mort. Ici c'est un saule qui abrite un infortuné, autre part, les arbres pleurent, les feuilles tombent, laissant un tronc aussi dénudé que le cœur de l'amant délaissé.

Toutes ces reliques offrent un trait commun, celui de se cantonner dans des formules vagues, créant une atmosphère imprécise qui ne prétend pas à la logique, mais qui autorise l'auditeur à une interprétation personnelle. A d'autres moments, un souvenir du passé intervient brusquement sans véritable nécessité, telle cette chanson sur la mort d'un pauvre potier ambulant<sup>2</sup>, où catholiques et calvinistes, au milieu des cloches qui tintent, sont malicieusement évoqués. Le décousu de certains récits provient peut-être d'omissions involontaires, d'oublis de l'aède inter-

1. Voir le N° 65.

2. N° 48, *Harangoznak Szébenbe...*

rogé. L'épilogue peut déconcerter, tout autant que ces petites pièces difficiles à déterminer, composé d'un unique couplet.

Parmi les chansons d'amour, de mariage, où fleurs et oiseaux ornent les plus tendres effusions, un appel féminin s'élève soudain, réclamant passionnément un bien-aimé inconnu. Peu lui chaut, à cette femme, le sort réservé par l'avenir, le fouet dont son maître et époux pourrait se servir, pourvu qu'elle se marie. Hymen, ô hymenée, chantaient jadis les Grecs ! Sans vouloir remonter aussi haut, les chansons d'insectes datent probablement du moyen-âge, avec leurs amusantes onomatopées. Le folklore germanique et latin donne également des chansons de la cigale, du grillon, du vent qui passe dans les arbres, du ruisseau courant sur les cailloux. Dans les *Noces du grillon*<sup>1</sup>, l'auteur anonyme fait preuve d'une sagace connaissance psychologique, en donnant à chaque animal un rôle adéquat à ses mérites. Et si le cochon grogne ostensiblement, ouvrant le cortège nuptial, c'est au singe qu'on demande d'éclairer la lanterne, de faire office d'arbitre...

Les fleurs ont aussi leurs compétitions<sup>2</sup>. Pourquoi le bluet qui figure sur l'autel du Christ, la fleur de raisin (?) symbolisant son sang, l'œillet recherché par les amoureux, se querellent-ils ? Nous voyons là quelques aspects de conflits humains, d'ambitions, de recherche de suprématie, exposés sous une forme naïve et imagée. Les fêtes onomastiques, si connues de tout l'Orient, font partie du recueil, chansons cependant moins caractéristiques que les originales descriptions du cimetière battu<sup>3</sup>. Ici, trois orphelins abandonnés sont assaillis par des brigands, le cadet est tué et ses frères réclament des verges pour battre le cimetière. La Vierge procure parfois aux orphelins cet instrument de vengeance, puis, du cimetière battu s'élève la voix d'une mère, répondant du fond de sa tombe, qu'elle ne peut sortir de sa prison. Ce thème, familier à bien des provinces, fait également partie de recueils populaires modernes.

Ce sont des souvenirs d'aventures qui semblent animer la randonnée de Barna Péter<sup>4</sup>, l'audacieux cavalier qui échappe à ses ennemis grâce à son coursier agile, l'infatigable Piros. Car le drame a sa place dans ces chants populaires, drame profond que le peuple épiluche avec une complaisance cruelle<sup>5</sup>. Citons cet

1. N° 5.

2. N° 36 et 45.

3. N° 26, 31, 68, 69, 95, 105.

4. N° 23.

5. N° 34.

exemple typique : Un enfant révèle innocemment à son père les amours cachées de sa mère. Le dialogue qui s'ensuit entre époux, le martyre de la femme infidèle, traînée par les cheveux et à laquelle on coupe finalement la tête, sentent la manière forte et quelque peu sommaire du peuple, jusque dans la morale de la chanson qui assure que cette femme coupable a mérité son sort.

Bon nombre de chants se rattachent à une légende très répandue en Hongrie et non sans analogie avec des légendes d'autres pays. C'est la chanson de Clément le maçon. Le château-fort de Déva<sup>1</sup>, petite ville de Transylvanie, une des clefs de la vallée sur la rivière Maros, et qui servit longtemps de résidence aux princes de Transylvanie, forme le pivot de cette légende, véritable *roman* dépassant la portée de la *chanson*. La construction de la forteresse est arrêtée par un esprit malin qui fait choir les murailles à mesure qu'elles s'élèvent. Pour conjurer le sort, les maçons décident de sacrifier la première femme qui passera, de l'emmu-rer ou de la tuer. Le malheur veut que ce soit celle de Clément le maçon qui vint à passer la première. La douleur du mari ne peut s'insurger contre le jugement, la victime sera égorgée et son sang mélangé au mortier permettra de mener la construction à chef. Ce sacrifice, d'origine païenne, rappelle certaines légendes grecques. L'infiltration ne serait pas impossible, puisque le nombre de commerçants grecs, faisant trafic avec la Hongrie, était jadis fort élevé. Quelques glossateurs ont voulu remonter à l'antiquité, au v<sup>e</sup> siècle avant J.-C., en touchant à l'épisode du prince spartiate Pausanias, accusé de trahison. Pausanias se réfugia dans le temple d'Athéna dont l'entrée fut murée. Nous penchons plutôt pour la tradition païenne. Ces coutumes ont laissé de nos jours des traces moins barbares et nous nous souvenons avoir assisté à des sacrifices d'animaux dont le sang était mêlé aux matériaux de construction.



Toutes ces chansons, de genre si varié, offrent certainement un intérêt marqué, les thèmes en sont l'âme, la musique le souffle. Texte et musique sont un. Nous laissons à d'autres curieux, mieux que nous n'avons pu le faire, le soin de poursuivre cette contribution au culte de la tradition, de la langue de l'humanité si pieusement conservée dans le cœur des peuples.

FRANK CHOISY,

Directeur - Fondateur

du Conservatoire populaire de Genève.

(Genève).

1. Les ruines du château seraient-elles celles de *Magna Curia*?

**Th. RUYSSSEN. Les minorités nationales d'Europe et la Guerre mondiale.** Paris, 1924, Les Presses Universitaires de France, in-8, 421 p.

Ouvrage très remarquable qui, soyons-en certains, trouvera dans tous les milieux intellectuels, et particulièrement dans ceux de la Société des Nations, la diffusion qu'il mérite. M. Th. Ruyssen, qui est professeur à l'Université de Bordeaux et secrétaire général de l'Union des Associations pour la S. D. N., a fait, avec une louable indépendance et une rare loyauté, œuvre documentée et complète. Disons même qu'il lui a fallu, d'aventure, quelque courage pour le faire. Ce n'est pas sans danger en effet qu'on s'efforce de voir clair, puis de mettre la paix au sein de compétitions qui toujours s'avèrent formidables. Et si complexes aussi que cette partie du livre qui traite du problème géographique souffre forcément de la nécessité de résumer. Par contre, la partie historique, juridique et sociale prête à mainte réflexion profonde, à mainte précieuse remarque. M. Ruyssen montre comment, du strict point de vue nationalitaire, il était difficile de démembrer l'Allemagne, tandis que l'Autriche-Hongrie, mosaïque arbitraire et, au surplus, torche première de l'incendie, pouvait périr, et a, de fait, péri ; comment les nationalités slaves se sont trouvées les premières à bénéficier à la fois des victoires et des défaites des Empires centraux, et les nationalités en général des vicissitudes de la guerre, même dans les cas particuliers de « renversement de victoire » (création des Etats baltes, désannexion de la Bessarabie et résurrection de la Pologne grâce à la chute de l'Empire russe) ; comment « les dernières iniquités commises aux dépens des peuples ne sont pas encore balayées » (Catalogne, Algérie, Inde), sans parler des minorités actuelles (22 millions d'âmes environ) ; comment en d'autres termes « on n'a pas pu résoudre certains de ces problèmes sans en poser d'autres tout aussi brûlants » ; comment se manifeste l'alternance des mouvements de dispersion et d'unité ; comment les « frontières naturelles » sont loin de constituer un critère suffisant, la crête des montagnes coïncidant rarement avec la limite des langues ; comment, imbus de la configuration physique à laquelle nous sommes habitués, portés à confondre le sol et ses habitants, à sanctionner des états de fait, hasards de l'histoire, comme des états de droit, nous prenons des résultats pour des causes ; comment, somme toute, la nationalité n'est qu'une « nation en voie de formation », c'est-à-dire un processus dynamique ; comment la race juive, précisément parce que dispersée, a le mieux sauvegardé ses caractères anthropolo-

giques ; comment les dynasties, loin de tendre partout à l'unité nationale, ont agi souvent en sens contraire ; comment, au début du processus dont nous parlions, interviennent l'élément de fierté, le langage, qui utilise des « signes de signes », le rite, qui est essentiellement social, l'émulation et l'excitation, et en général, l'antériorité du social sur l'individuel. Puis M. Ruysen insiste sur la différenciation médiévale des langues et de religions, source des Etats nouveaux ; sur les origines protestantes de la démocratie moderne et de la Révolution. sur la coïncidence du mouvement nationalitaire et du mouvement démocratique ; sur le fait que les théories révolutionnaires ont jailli d'un état de fait, et non l'inverse ; sur le prosélytisme révolutionnaire, qui cherche à imposer à autrui un gouvernement à son image (« conquérir les peuples sous prétexte de les affranchir »). Puis les peuples, en 1815, prennent conscience d'eux-mêmes, et les souverains subissent sans le vouloir l'ascendant des idées qu'ils ont combattues ; enfin les problèmes de nationalité se sont trouvés au point de départ de toutes les crises de la vie internationale. C'est alors une des plus puissantes analyses qui soient de la double théorie de la nationalité : la théorie érudite, cultivée principalement en Allemagne, et la théorie libérale, préférée en France, toutes deux sujettes à la critique. Ce chapitre admirable serait à citer en entier.

Mais puisqu'aussi bien un compte-rendu doit comporter, s'il y a lieu, des critiques et des réserves, disons qu'il est trois points importants que M. Ruysen semble avoir négligé de relever ou tout au moins de souligner suffisamment. Le premier concerne la propagande, qui a toujours joué un très grand rôle dans les questions de nationalités et que d'aucuns vont jusqu'à appeler l'« exagération organisée ». Il sied de ne jamais accepter les yeux fermés la thèse des proscrits, d'où qu'ils soient ; car, la rancœur s'y mêlant, elle ne parle pas toujours au nom de la nationalité. Le second point concerne l'interdépendance des phénomènes sociaux et des phénomènes nationalitaires, et celle-ci date déjà de 1848, si ce n'est d'auparavant. Les revendications sociales se sont toujours trouvées, en effet, inextricablement mêlées aux revendications nationales. L'ambition intervient et joue son rôle ; le ressortissant allogène ne songe pas seulement à sa langue et au peuple qui l'attend par delà les frontières ; élevé dans les universités du pays oppresseur, c'est là que l'érudition lui fait prendre conscience de sa race ; et il songe aussi que, second ici, ou même ignoré et méprisé, il pourrait être premier dans son village, premier même dans sa nouvelle capitale pour peu que la nation dont il désire l'unité soit moins avancée que la patrie actuelle... Le troisième

point est celui-ci, que jusqu'à la guerre le nationalisme et le principe des nationalités ou « nationalitarisme » étaient ennemis l'un de l'autre, le premier représentant une doctrine de droite et le second une doctrine libérale d'origine révolutionnaire. Tandis qu'aujourd'hui les deux mouvements tendent à se confondre à l'intérieur même des Etats.

Sur la question du plébiscite, M. Ruysen, qui en défend la solution justement et avec éloquence, s'inscrit contre la thèse défendue par M. Fournol, et selon laquelle, vouloir revenir sur les dénationalisations opérées par l'Allemagne, et, d'autre part, recourir dans ce but au plébiscite, c'est proprement faire œuvre contradictoire, puisque le plébiscite sanctionnera inévitablement cette germanisation même. Mais M. Ruysen, qui dit à ce sujet des choses fort justes, eût pu développer l'argument, qui est fondamental. De même, c'est un défaut, à notre avis, que d'étendre les appellations de Monarchie de Juillet, de Seconde République ou de Second Empire à des périodes de l'histoire d'Europe.

A signaler en terminant quelques omissions et quelques erreurs, que nous nous permettrons de commenter au gré des pages. Ainsi il manque au tableau les peuples finno-ougriens de Russie, qui connaissent à cette heure un « fédéralisme » intéressé (Votiaks, Tchérémisses, Zyriènes), les Tartares, Tchouvaches, Bachkirs et les Allemands du Volga, de la Mer Noire et même de la Dobroudja ; les Flamands de France, les Corses, Basques, Catalans, Bas-Bretons, les Serbes de Lusace, les Wendes de la Drave, les Bouniévatz. En certains cas (France) l'auteur justifie la centralisation et la fusion des allogènes opérées par la conquête royale. En d'autres (Allemagne, Russie) il les condamne. Il confond trop souvent encore les notions de race et de langue ; ainsi à propos de la France, lorsqu'il mêle le « nordique » ou le « sémite » (sans compter le « dinarique » qu'il oublie) et le « latin » ; et à propos de la Bulgarie, car écrire que les Bulgares sont des Mongols (ou mieux : des Turks) « slavisés », c'est mêler l'anthropologie à la linguistique : à l'heure actuelle il n'y a plus de « race » slave ; il n'y a que des « langues » slaves. Les Slovaques ne sont pas des Slaves « de Moravie », mais des régions situées plus à l'est, dans l'ancienne Hongrie. Il n'est pas très exact de dire qu'en 1918, pas un pouce de l'Autriche-Hongrie ne se trouvait aux mains de ses adversaires : les Italiens occupaient Ala... Il n'y a pas de « type » germanique, yankee, latin, ni de « sang » celtique. Se fixer en un habitat limité, c'est se condamner à subir des apports, à se mélanger. Errer au contraire, c'est permettre la recherche et l'union consanguine : les Juifs, par exemple, ont précisément sacrifié la patrie pour sauver la race.



M. Ruysen omet, dans sa partie historique, l'expédition de Rome de 1849. Il y aurait de même certaines réserves à faire aux deux passages qui concernent le plébiscite de la Savoie et de Nice en 1860. Dans la partie actuelle, l'auteur aurait pu indiquer les motifs juridiques, très intéressants, de l'arrêt de la Société des Nations concernant le sort des îles Aaland. Il range ensuite les Lituanjens parmi les Slaves, erreur qui étonne de sa part. Il omet, dans le tableau des nationalités d'Autriche-Hongrie, celles de Croatie-Slavonie et celles de Bosnie-Herzégovine. Il appelle « Tyrol septentrional » la région dénommée généralement « Tyrol méridional ». Une faible partie seulement de la Carniole a été annexée à l'Italie, et depuis le plébiscite de Klagenfurt, la Carinthie a échappé entièrement à la Yougoslavie, qui par contre a constitué la Slovénie avec la Carniole et la Styrie méridionale. Et à ce même propos, l'auteur inclut des territoires anciennement hongrois (Ruthénie, Slovaquie), dans sa revue des territoires détachés de l'Autriche. Il eût pu s'étendre ici sur le plébiscite de Sopron (Hongrie), un des plus significatifs, un des plus riches d'enseignements. Quand il dit qu'« une minorité magyare habite depuis un millier d'années environ la partie méridionale de la Slovaquie », il retourne les termes de l'histoire en considérant la Slovaquie comme une entité politique antérieure à la conquête hongroise. Il eût fallu dire que des Slovaques habitent dans la Hongrie du Nord et qu'en constituant la Tchéco-Slovaquie on a emporté avec eux une bande de territoire hongrois. Page 311, à propos du traité de Trianon, il faut lire Hongrie et non Roumanie. En Italie, l'auteur oublie la vallée d'Aoste, où il y a 200.000 habitants de langue française. Il n'y a pas un noyau allemand au pied du Mont-Rose, mais bien *trois*. Zara n'est pas une ville libre (pas plus que Fiume aujourd'hui) : dès le traité de Rapallo, elle a été annexée à l'Italie. Il n'y a pas 500.000 Magyars en Roumanie, mais environ un million sept cent mille (les Sicules<sup>1</sup> à eux seuls sont à peu près un million). Le terme même de *Magyar* est d'ailleurs étranger au français : il équivaut, par exemple, à *Deutsch* ou à *Italiano*. Les 2 millions de Bulgares de Macédoine sont omis dans la liste des allogènes de l'Etat S. G. S.<sup>2</sup>

1. C'est bien le nom français. Pourquoi le *traité dit des Minorités* pour la Roumanie (Paris, 9 décembre 1919) les appelle-t-il (art. 11) des *Szecklers* ? (N. d. l. R.)

2. Quelques remarques encore. Il est difficile d'affirmer (p. 300) que la politique de la Double Monarchie ait tendu à « brouiller les Slovaques avec les Tchèques », pour la double raison qu'elle n'y avait d'abord aucun intérêt, et qu'ensuite ces deux nations, ayant vécu séparées durant des siècles et appar-

En terminant, l'auteur relève très justement que la Société des Nations a porté, logiquement selon lui et selon nous, une atteinte révolutionnaire au principe de la souveraineté de l'Etat en innovant hardiment en matière de protection des minorités ; que, depuis la fin des murailles de Chine, « la répugnance même des Etats à admettre qu'une autorité supra-nationale intervienne dans leurs propres affaires, est de nature à les rendre plus tolérants ou plus équitables à l'égard des minorités » ; qu'enfin tous pourraient s'inspirer à cet égard de la solution du fédéralisme, et du salutaire exemple donné par la Suisse.

En résumé, ouvrage où ne manquent pas les lacunes dues à une information forcément hâtive — car il est impossible de l'obtenir complète vu les contradictions des statistiques — mais qui plaît par son objectivité et par sa modération mêmes.

A. D.

(Genève)

tenant au surplus à deux dominations différentes, n'avaient guère d'aspirations communes, et surtout pas le désir de s'unir. Il n'y a pas de brouille possible là où il n'y a pas eu amitié. *Page 303* : ce ne sont pas 25.000 Allemands, mais bien 250.000, qui résidaient en Hongrie occidentale (Burgenland) et qu'on a rattachés à l'Autriche, sauf la ville de Sopron et ses environs. *Page 305* : selon la statistique officielle tchécoslovaque elle-même, les Hongrois sont au nombre de 637.173 dans le pays. *Page 307* : les griefs de la minorité magyare en Tchécoslovaquie sont présentés d'une façon un peu sommaire : ils ne peuvent songer, en effet, à se plaindre de l'usage de la langue tchèque dans les écoles, mais bien de l'interdiction de la langue magyare et du nombre insuffisant des écoles hongroises. *Page 310* : la Hongrie actuelle compte encore 8 millions d'habitants, et non 7. *Page 311* : M. RUYSSSEN écrit : «... le régime agraire de la Hongrie, qui assure une prépondérance exorbitante aux grands propriétaires (Magnats) laisse à craindre pour l'avenir le renouvellement de troubles nationalitaires assez vifs ». Remarquons à ce propos 1°) que la réforme agraire est en cours en Hongrie ; 2°) qu'il n'y a guère possibilité de troubles nationalitaires dans un pays qui ne compte pour ainsi dire plus d'allogènes ; 3°) que l'auteur fait donc confusion, ici, entre la nationalité et la propriété, entre l'ethnographie et les couches sociales, entre les divisions verticale et horizontale. *Page 324* : En Roumanie, la moitié seulement des Hongrois sont catholiques : les calvinistes sont en grand nombre. *Page 325* : M. Ruyssen a résumé d'une façon assez large les plaintes des minorités hongroises en Roumanie jusqu'en 1920. Depuis, il s'est produit des faits plus importants. Enfin, la bibliographie des ouvrages relatifs aux minorités, surtout en ce qui concerne celles de l'Europe centrale, nous semble fortement insuffisante.

N. SERBAN, professeur de littérature française à l'Université de Jassy (Roumanie). **Pierre Loti**. Sa vie et son œuvre. Paris, Presses Françaises, 1924. In-8°, xxi-372 p.

Il n'entre pas dans les cadres de notre revue de parler de ce livre, bien documenté, clair, précis et d'une lecture agréable. Nous voudrions pourtant relever un passage, qui intéresse les relations franco-hongroises.

Vers 1887, la reine Elisabeth de Roumanie, « non contente du succès que ses œuvres obtenaient en Allemagne, dirigeait ses regards du côté de la France ». Rêvant d'un rapprochement entre l'Allemagne et la France, elle lança des invitations à plusieurs hommes de lettres, les priant de lui rendre visite à Sinaïa. Loti fut le premier à recevoir l'invitation, et cela, « grâce à l'intervention de M<sup>lle</sup> Hélène VACARESCU ». Loti accepte, paraît à Sinaïa, y passe quelques jours et fournit quelque trente ans plus tard le sujet du sous-chapitre 13 « Amitié royale » du chapitre *Voyages et Amours* du livre du Prof. SERBAN. Invité plus tard par la Reine à Venise, Loti répond par un refus au secrétaire de la Reine. Il avait lu dans les journaux un entrefilet qui l'avait froissé profondément ; quelqu'un de l'entourage de la reine pouvait seul en être l'inspirateur. « *J'avoue*, écrivait Loti au secrétaire de la Reine, *que depuis que je suis au monde, rien ne m'a été aussi vexant et pénible... Si je suis vraiment ainsi, au moins m'étais-je trouvé jusqu'à présent en compagnie de gens assez charitables et d'assez bon goût pour ne pas me le faire savoir. Il a fallu que je rencontre cette petite fille* [M<sup>lle</sup> H. V.] *pour me l'apprendre avec cette cruauté... Si je voulais me venger de cette petite fille, comme j'aurais la partie belle* »... On notifia à Loti, poursuit M. Serban, que la « petite fille » qu'il soupçonnait n'était pour rien dans la publication de l'entrefilet dont il avait pris ombrage. Non, M<sup>lle</sup> H. V. se déchargea en effet sur un autre, mort depuis. Et citons maintenant intégralement la note 1 de la page 117 :

« Un jour, dans un salon mondain de Paris, on demande à M<sup>lle</sup> H. V. des détails sur la réception de Loti à Sinaïa. M<sup>lle</sup> H. V., *toute jeune*, [nous sommes en 1887], *expansive* et, *pis encore, poète*, évoqua avec cette chaleur enthousiaste qui fait un des charmes de sa personnalité, les journées mémorables de l'entrevue de Carmen Sylva avec l'auteur de *Pêcheur d'Islande*. Questionnée avec curiosité sur l'impression que Loti avait faite, M<sup>lle</sup> H. V. n'omit pas de dire que tout d'abord les hauts talons, le manque de beauté, la petite stature et surtout le fard de Loti, avaient causé une déception. Ses paroles furent recueillies par un journaliste hongrois, Sigismond de JUSTI.

« Les Hongrois, ennemis des Roumains [?], avaient invité Loti à

Budapest et s'étaient heurtés à un refus catégorique<sup>1</sup>. Aussi M. de Justh s'empressa de publier dans un journal hongrois un entrefilet méchant où il se plaisait à reproduire, à sa manière, les propos de M<sup>lle</sup> H. V., supprimant les éloges, amplifiant outre mesure tout ce qui pouvait être désagréable à Loti. »

Il faudrait expliquer en premier lieu comment Loti a pu prendre connaissance de ce prétendu article. Les journaux hongrois n'étaient certes pas sa lecture quotidienne... Nous recommandons d'ailleurs à ceux de nos lecteurs qui en auraient la patience, de rechercher l'article de Justh en question (s'il existe), afin d'éclairer pleinement cet incident qui, en effet, appartient maintenant à l'histoire littéraire. Nous devons remarquer toutefois que Sigismond de Justh était un parfait gentilhomme et de plus, un *literary gentleman*, qu'il n'avait rien d'un journaliste, surtout d'un journaliste friand de nouvelles, qu'il était absolument incapable de toute mesquinerie ou bassesse, et que, récemment encore, un ami intime de Justh mentionnait le nom de M<sup>lle</sup> Hélène VACARESCU (laquelle est désignée dans ce chapitre par ses initiales : H. V., mais qui auparavant est entièrement nommée) parmi les amis du romancier<sup>2</sup>. L'auteur de ce livre dit d'elle (p. 111) qu'elle était l'enfant préférée d'Elisabeth, reine de Roumanie (« Carmen Sylva en littérature ») par la grâce de sa jeunesse<sup>3</sup>. N. B. nous sommes toujours en 1887], par son intelligence sans cesse en éveil, et surtout par son talent poétique, étonnant de force et de précocité ». Par ailleurs, l'auteur remarque qu'il était documenté par M<sup>lle</sup> Hélène Vacarescu. On l'a bien vu...

Ivan GOLL. **Les Cinq Continents**. Anthologie mondiale de poésie contemporaine. Paris, 1922, La Renaissance du Livre, in-8, 310 p.

Dans l'avant-propos M. Ivan Goll nous envoie quelques aperçus aimables :

«... Certains peuples profitent profondément de cette secousse spirituelle, qui ébranle en ce moment l'Europe : ce sont les pays *presque sauvages* dont le sang commence à peine de s'éveiller, un sang neuf, pur, incandescent. Les Tchèques, les Yougoslaves, les Hongrois ont une poésie autrement jeune, autrement vigoureuse et

1. On n'a pas connaissance en Hongrie de cette invitation. Il est regrettable que l'illustre informatrice de M. Serban n'ait pas donné le nom de ces Hongrois. Il est vrai que l'informatrice de M. Serban était et est encore... « expansive et, pis encore, poète »...

2. Sidney Carton : Justh Sigismond, *Napkelet*, avril 1923, p. 319.

*audacieuse* que nos pays de civilisation surannée. C'est chez eux qu'on ira un jour puiser de la puissance. Ils sont les nègres d'Europe dont nous avons besoin ». En attendant, l'occidental qui voudrait puiser un peu de puissance par exemple chez les Hongrois sera très mal servi. Il est vrai que M. Goll nous prévient (p. 12) : « J'ai sciemment fait un ouvrage subjectif, unilatéral, qui ne satisfera ni les historiens, les littérateurs, ni les politiciens qui tous auraient un intérêt à une documentation complète... Ces pages n'ont nulle ambition de figurer dans des séminaires philologiques : leur unique souci est d'être vivantes, jeunes et impulsives... » Il s'est fait aider par des collaborateurs, mais son collaborateur hongrois était beaucoup plus « unilatéral » que les autres, plus certainement que le compilateur même ne l'eût désiré. Voici ce que l'on trouve, dans le *Groupe slave* (!), sous la *Hongrie* : 1. André Ady : *Les Christs grandis* [A nagyranőtt Krisztusok]. Traduction B. Tokine. — La traduction est une pâle et monotone transcription de l'original ; deux strophes manquent. — 2. André Ady : *Souvenir d'une nuit d'été* [Emlékezés egy nyár-éjszakára]. Trad. de Sándor Eckhardt [d'après la *Revue de Genève*, reproduit sans sa permission]. — 3. André Ady : *J'aimerais être aimé* [Szeretném ha szeretnének]. Trad. de S. Eckhardt [d'après la *Revue de Genève*, reproduit sans sa permission]. — 4. Alexandre Barta : *Poème* (trad. Ivan Goll). — 5. Lajos Kassák : *Instant rouge* (Trad. par l'auteur et Ivan Goll). — C'est tout.

Le collaborateur hongrois de M. Goll n'a pensé qu'à lui-même, à un sien ami et à un mort. Il aurait pu être plus large. Ce faisant il n'aurait pas été en mauvaise compagnie à côté, p. ex. de Babits, Kosztolányi, Szép, Kaffka Margit, Kemény Simon, Tóth Árpád, Balázs Béla, Nagy Zoltán, Lányi Sarolta, Gyóni Géza, Sik Sándor, Reményik Sándor, Szabó Lőrinc, Áprily Lajos, Mécs-László, etc. Tout au contraire.

B.

Chanoine H. CLÈRE, chancelier de l'Archevêché de Besançon, chevalier de Légion d'honneur, de l'Académie de Besançon. **Le Chef de Sainte Elisabeth de Hongrie**, duchesse de Thuringe, à l'Archevêché de Besançon. Besançon, Imprimerie de l'Est, 1923. In-8, 29 p.

Le chanoine H. CLÈRE vient de publier une étude sur *Le Chef de Sainte Elisabeth de Hongrie*, dont il écrit, à l'aide de nouveaux documents, l'histoire jusqu'à son transport à Besançon. La sainte et délicate fille d'André II, roi de Hongrie (1207-1231).

adorée par son mari et persécutée, après le décès de celui-ci, par son entourage, fut honnie jusque dans ses saintes reliques par ses propres descendants. Des personnes pieuses en sauvèrent des morceaux ; le chef fut conservé d'abord au château de Gray, puis transféré à Bruxelles d'où il passa au château de la Roche-Guyon (Seine-et-Oise) et devint la propriété de la famille de Rohan. Un Rohan, nommé archevêque de Besançon, emporta la précieuse relique et la déposa à l'archevêché où elle est conservée actuellement. Après les célèbres travaux de MONTALEMBERT (*Histoire de Sainte-Elisabeth de Hongrie*, Paris, 1836 ; *Monuments de l'histoire de Sainte Elisabeth de Hongrie* 1838-40) et l'étude de MARLET (*Le chapitre du château de Gray et le chef de Sainte Elisabeth de Hongrie* 1869), la brochure du chanoine Clère est un nouveau témoignage du pieux intérêt que porte la France catholique au souvenir de la princesse hongroise de la Maison arpádienne.

E.

[Général Baron] Albert [de] MARGUTTI. **La Tragédie des Habsbourg**. Mémoires d'un aide de camp. Paris, Crès [1923], 8°, 209 p.

Intimités, parfois intéressantes, sur la vie de la Cour de Vienne, et donnant même quelques détails sur la politique dynastique des Habsbourg et de la politique étrangère austro-hongroise d'après les témoignages recueillis par un « aide de camp » d'un autre (et véritable) aide de camp, sans doute dans les antichambres de ses supérieurs. Le niveau intellectuel de cet officier général autrichien n'est pas très haut, sa vue est bornée, son esprit petit, son jugement étroit. Etant incapable d'analyser ou de critiquer un système politique, cet ancien homme de cour préfère employer des mots de caserne, par exemple à l'égard de la politique étrangère d'un gouvernement (p. 103) qu'il qualifie tout simplement d'« idiote ». Avec un bagage intellectuel pareil tout homme raisonnable s'abstiendrait d'écrire un livre, où s'étalent des titres de chapitre, grandiloquents, mais peu conformes à leur contenu, tel que « Politique extérieure de l'Empire ». Les détails sur la politique intérieure de la Hongrie (p. 194) sont tout à fait erronés. — Le geste de cet « aide de camp », Baron et Général, qui doit titre, charge, position, tout aux Habsbourg, ayant vécu dans leur intimité, et qui se tourne maintenant contre ses anciens maîtres, se trouvant dans l'infortune ou dans le malheur, est peu digne d'un soldat, et peut-être même d'un laquais.